

La conception d'une soirée comme celle-ci, si l'on y pense, est d'une bizarrerie ahurissante : trente personnes de diverses régions, voire de diverses nationalités, sont convoquées pour une heure précise. Ils prennent place les uns à côté des autres, face à une autre personne qui est l'instrumentiste. Au bout d'environ une heure et demie de silence et d'immobilité relatifs, pendant lesquels se produit la musique, ils vont taper – tous ensemble et tout d'un coup – dans les mains. Ensuite, ils allumeront des cigarettes, se verseront de l'alcool, et émettront des commentaires sur ce qu'ils viennent d'entendre. Chacun félicitera l'instrumentiste en lui serrant la main ou en l'embrassant sur les deux joues. Vers minuit, ils rentreront tous chez eux, pour ne plus se revoir sans doute pendant des mois ou des années.

Le phénomène de l'opéra est encore plus dément : des gens qui ne se connaissent pas font la queue devant un guichet pendant une nuit entière. Cela leur donne le droit d'acheter, à un prix exorbitant, un bout de papier cartonné. Deux semaines plus tard, ils reviennent au même endroit. Maintenant les hommes portent tous des costumes sombres ; ils ont un long ruban étroit, éventuellement coloré, noué autour du cou. Les femmes portent des robes longues et des colliers. Ceux qui ont payé leur billet un petit peu moins cher doivent grimper plusieurs escaliers, tandis que les autres pénètrent tout

de suite dans une immense salle ronde et vide. Petit à petit arrivent les instrumentistes, pour disparaître aussitôt dans une trappe. En dernier arrive un homme qui porte un costume spécial avec deux pans de tissu qui lui tombent au-dessous des fesses. Il n'a aucun instrument, seulement une courte tige de plastique ou de métal ; pourtant c'est pour lui que les gens dans la salle tapent dans les mains. L'homme à la tige se tourne vers eux et se courbe depuis la taille. Il monte ensuite sur une petite boîte en bois. Il lève la tige en l'air. Tout d'un coup la salle est plongée dans le noir, à l'exception d'un plateau surélevé, derrière les musiciens, où l'on voit apparaître maintenant une femme. Elle porte des vêtements d'une autre époque. Elle traverse le plateau, suivie d'un petit cercle de lumière blanche. Les spectateurs tapent encore plus furieusement dans les mains. La femme chante quelque chose dans une langue qui n'est pas celle des spectateurs. Pendant ce temps elle est rejointe par un homme, lui aussi costumé à l'ancienne. La chanson de la femme prend fin. C'est à l'homme de chanter, mais il en est empêché par les spectateurs qui crient plus fort que lui : "Bravo ! Bravo !"

Ça c'est les adultes ; les jeunes c'est pire encore.

Dans une salle carrée, très littéralement une boîte, trois mille personnes se tiennent debout. Le prix d'entrée est moins élevé qu'à l'Opéra mais c'est parce qu'aucun musicien n'est présent, ni ne le sera au cours de la soirée. En lieu et place de musiciens, il y a un homme enfermé dans une cage de

verre au fin fond de la salle. Devant lui, deux plaques métalliques qui tournent toutes seules ; sur chacune il pose une autre plaque en plastique noir. Au moyen d'une aiguille qui oscille dans leurs sillons, ces plaques produisent, en alternance, de la musique. Cette musique passe à son tour à travers d'énormes caisses noires recouvertes de trous qui amplifient de plusieurs dizaines de fois sa puissance. Les chansons ainsi jouées comportent des paroles – cette fois-ci dans la langue de ceux qui ont payé pour les entendre –, mais ces paroles sont rendues inaudibles, d'une part par les instruments de musique eux-mêmes, et d'autre part par le volume auquel elles sont transmises. Par contraste avec les deux situations précédentes, les trois mille personnes dans la salle ne se taisent pas, mais pour se faire entendre elles sont obligées de crier. En général, la moitié des gens communiquent de cette manière, tandis que l'autre moitié occupe la piste de danse. La danse consiste à déplacer le poids du corps d'un pied sur l'autre au rythme de la musique – invariable d'une chanson à l'autre – en remuant simultanément le tronc, les bras, et – s'il y a suffisamment de place – les hanches aussi. Chaque danseur se remue seul, bien qu'il puisse y avoir des couples (homme et femme, homme et homme, ou femme et femme) : cependant ils sont tellement pressés les uns contre les autres qu'ils se heurtent continuellement. En plus de la brutalité de la musique et de celle de la danse, ces lieux sont caractérisés par un jeu d'éclairage d'une violence inouïe : les danseurs

sont mitraillés de lumières tantôt rouges, tantôt vertes, tantôt bleues ; et périodiquement – à des intervalles irréguliers – un éclair blanc comme la foudre déchire l'espace et donne à tous un aspect cadavérique. Cette impression est renforcée, du reste, par les habits, le maquillage et les coiffures des participants, qui appartiennent dans leur presque totalité à la jeunesse aisée de la grande ville, mais qui revêtent pour l'occasion tous les signes extérieurs de la misère la plus infâme.